



“ Il faut aller dans le sens d'un lieu, l'écouter, le comprendre avec rigueur et respect. ”

- ◀ Le décor du cabinet doré a réapparu sous vingt couches de peinture.
© Didier Plowy, Centre des monuments nationaux
- ▼ La salle à manger de l'Intendant, lieu de réception et de vie familiale.
© Didier Plowy, Centre des monuments nationaux
- ▼ Les pièces ont, pour la plupart, conservé leur distribution d'origine, comme ici le grand cabinet de travail de Thierry de Ville-d'Avray.
© Didier Plowy, Centre des monuments nationaux



◀ Le CMN a mené une campagne active de recherche de tissus anciens pour les rideaux et les garnitures des meubles, comme ici dans la chambre de Madame Thierry de Ville-d'Avray.
© Didier Plowy, Centre des monuments nationaux

Une expérience privée au service de l'hôtel de la Marine

Veillant sur la place de la Concorde, l'ancien état-major de la Marine nationale, qui abrita jusqu'en 1789 le Garde-Meuble de la Couronne, émerge de quatre ans de travaux qui lui ont rendu sa splendeur... et son âme. Les talents de Joseph Achkar et de Michel Charrière, experts en arts décoratifs, et ceux de Cyril et de Stéphanie de Ricou, restaurateurs en décors, ont contribué à réaliser cette alchimie. Rencontre avec des passionnés, eux-mêmes propriétaires de monuments historiques, qui évoquent leur manière de travailler et l'état d'esprit dans lequel ils ont œuvré en transposant leur savoir-faire.



Propos recueillis par **Philippe Grand**, journaliste





Philippe Grand : Que pensez-vous du nom donné au lieu ?

Joseph Achkar : Nous souhaitons conserver l'appellation originelle « Garde-Meuble de la Couronne », mais en y accolant « hôtel de la Marine » afin de rendre hommage aux générations de marins qui se sont succédé pendant deux cents ans, et qui ont contribué, sans le savoir, à protéger le bâtiment. Mais Philippe Béval avait fait la promesse aux derniers occupants de conserver l'appellation « hôtel de la Marine », même si un risque de confusion existe avec le musée de la Marine, au Trocadéro.

P.G. : Comment vous êtes-vous documentés ?

J.A. : La première phase de travaux a permis de retrouver les dispositions d'origine, notamment dans les cours. Nous nous sommes alors penchés sur les neuf cents pages d'archives conservées dans les inventaires !

P.G. : Vous défendez souvent le concept des « trois lignes » ; en quoi consiste-t-il ?

J.A. : C'est un principe qui nous guide lorsque nous entamons des restaurations importantes. Une première grande ligne concerne le « dégagement » des peintures d'origine : l'idée est de retrouver, sous les différentes strates accumulées au fil du temps, la « première couche » et de s'y référer. Non pas pour repeindre à l'identique, mais pour mettre en valeur l'existant. C'est un travail long et minutieux. Un exemple : dans la pièce appelée « cabinet doré », il y avait vingt couches à dégager ! La deuxième ligne, c'est l'une de nos marottes : nous refusons d'utiliser des textiles neufs pour les rideaux, les garnissages, sur les murs et les tapis. Nous préférons choisir des tissus anciens, des matières qui ont un vécu,

une histoire, ce qui donne une certaine poésie aux endroits, des tissus qui s'accordent logiquement avec des nuances, des couleurs et une patine « historiques ».

Quant à notre troisième ligne, elle consiste à aller à l'encontre de ce qui se fait habituellement dans les musées : vous ne nous verrez jamais exposer un meuble sur un piédestal avec un éclairage spécifique ; pour nous, meubles et objets ont une place qu'ils doivent occuper naturellement.

P.G. : Un savoir-faire identique à celui que vous appliquez lors de commandes privées ?

J.A. : Certainement, notre vécu de propriétaires de monuments historiques et nos expériences diverses à travers le monde ont forgé quelques certitudes ; nous pensons apporter un regard et un *modus operandi*, jugés iconoclastes par certains, mais qui ont fait leurs preuves. Un exemple : il nous a été reproché d'avoir utilisé de la toile de lin dans la réfection de certains rideaux, mais nous n'avons rien inventé, tout est inscrit dans l'inventaire.

P.G. : Auriez-vous un conseil à donner à nos lecteurs, propriétaires-gestionnaires de monuments historiques, en matière de décoration réussie ?

J.A. : Le plus important est de comprendre ce que les lieux ont à dire, leur histoire et leur situation dans leur environnement. C'est pourquoi nous n'aimons pas travailler à distance ou sur des photographies. C'est sur place que nous trouvons les bonnes proportions, et ainsi le fil conducteur qui permettra de donner du sens à ce que nous faisons. Il faut aller dans le sens d'un lieu, l'écouter, le comprendre avec rigueur et respect.

P.G. : Vous avez également fait des rencontres inattendues...

J.A. : Oui, comme celle de boiseries retrouvées avec leurs dorures d'origine derrière les parois de la cuisine des amiraux, ou le dispositif de poulies qui permet à une table dressée d'être escamotée sans l'aide des domestiques, laissant la possibilité aux convives de poursuivre leur conversation sans risque d'être écoutés... Quant au mobilier, certaines pièces sont réellement uniques, comme la table mécanique, dite « table des Muses », de Jean-Henri Riesener, commandée par l'intendant du Garde-Meuble Pierre



▲ Il a été procédé à un remeublement au plus près de l'état documenté par les inventaires anciens.
© Florence Trubert

◀ Détail du buffet de Riesener qui se trouvait en dépôt à l'Élysée, et qui a été restitué au Mobilier national par le président de la République.
© Didier Plowy, Centre des monuments nationaux

Élisabeth de Fontanieu, et qui a retrouvé sa place après une itinérance de près de deux cents ans ! Idem pour le fameux secrétaire à cylindre de Marie-Antoinette, également de Riesener, commandé en 1784 par Marc-Antoine Thierry de Ville-d'Avray, ou pour un buffet du même ébéniste qui se trouvait en dépôt à l'Élysée.

P.G. : Jules Renard disait : « Je ne réponds pas d'avoir du goût, mais j'ai le dégoût très sûr. » Comment avoir bon goût ?

J.A. : Il n'y a pas de bon ou de mauvais goût, il y a, ou non, une relation de confiance à établir avec ceux dont le métier est de redonner vie à des endroits remarquables. Pour nous, la beauté vient des pierres, des courbes, de la lumière et du silence.

P.G. : L'important est donc de savoir bien s'entourer ?

J.A. : Bien sûr, c'est ce que nous avons toujours fait avec nos équipes, des artisans extraordinaires que nous connaissons pour certains depuis trente-cinq ans. À qui d'autre pourrions-nous demander des choses aussi particulières qu'ajouter des points de rouille sur un médaillon pour retrouver une vérité historique ? Car il ne suffit pas de faire beau, il faut faire juste. ■

▲ Des objets du quotidien ont été mis en place afin de rendre aux appartements du Garde-Meuble leur aspect habité.
© Florence Trubert

► Dans le cadre d'un mécénat de compétence, Joseph Achkar et Michel Charrière ont apporté leur expertise et leurs compétences.
© DR

▼ Table de trictrac, jeu de société très en vogue au XVIII^e siècle.
© Florence Trubert



▲ Cyril et Stéphanie de Ricou sont intervenus sur la première campagne de dégagement des peintures. © DR

► Les décors d'origine ont été protégés par les multiples couches de peinture qui les recouvraient, comme ici dans le salon de compagnie. © DR

► 1 200 m² de décors ont été dégagés en quatorze mois. © DR

Propriétaires de l'hôtel de Guînes, à Courbevoie (Hauts-de-Seine), Cyril et Stéphanie de Ricou ont utilisé les savoir-faire de leur atelier pour retrouver des décors datant de plusieurs siècles. Stéphanie de Ricou évoque le travail mené par ses équipes, travail qui a permis de retrouver les peintures XVIII^e des boiseries de chacun des vingt espaces composant l'appartement de l'intendant du Garde-Meuble royal¹.

Philippe Grand : L'Atelier de Ricou, en quelques mots, c'est... ?

Stéphanie de Ricou : Ce sont des peintres, des sculpteurs, des restaurateurs, des doreurs et des historiens de l'architecture qui, depuis un quart de siècle, travaillent à la préservation et à la perpétuation du décor mural. L'Atelier de Ricou est intervenu sur quelque trois cents chantiers, dont ceux du château de Versailles, de l'hôtel Lutetia, de l'hôtel Crillon et, dernièrement, de l'ambassade de France à New York (États-Unis).

P.G. : Et parmi ces chantiers, celui de l'hôtel de la Marine ne relève-t-il pas du défi ?

S.R. : Oui, quatre ans de travaux, plus de cinquante corps de métier impliqués et, pour nous, 1 200 m² de décors dégagés en quatorze mois, il fallait avoir la foi ! Et les ressources... Nous avons dû faire appel à l'ensemble de nos savoir-faire : dégagement, restauration, création.

P.G. : D'autant que le gros du travail était de retrouver les décors d'origine...

S.R. : Exactement ! Par chance, les décors d'origine ont été protégés par les multiples couches de peinture, jusqu'à vingt parfois, qui les ont recouverts.

Une tradition heureuse, les marins du monde entier sont connus pour repeindre sans décapier !

P.G. : Comment avez-vous procédé ?

S.R. : En grattant, tout simplement... Des études et des sondages préalables laissaient penser que les peintures d'origine étaient accessibles. Armés de scalpels, nos restaurateurs ont décapé, gratté, frotté chaque centimètre carré des différentes strates pour redécouvrir les décors flamboyants du XVIII^e siècle.

P.G. : De quoi être étonné par ce qui réapparaît !

S.R. : Oui, et même émerveillé par la qualité des préparations et des couleurs ; l'évolution du gris au cours des époques, entre les XVIII^e et XIX^e siècles par exemple, est passionnant à observer et à relater, car nous documentons absolument tout ce que nous trouvons.

P.G. : Vous avez dû avoir quelques surprises...

S.R. : De belles surprises, comme la découverte des décors fleuris de l'appartement de Mme Thierry de Ville-d'Avray, à l'entresol, et aussi des interrogations : pour comprendre ce qui a conduit les artistes de l'époque à privilégier telle ou telle technique, nous essayons de nous glisser dans leur peau. Il faut oublier les présupposés et être prêts à remettre en question ce que les uns et les autres pensent connaître.

P.G. : Une chose est sûre, les artisans des époques précédentes avaient du talent !

S.R. : Et de la technique ! Le niveau d'artisanat et la maîtrise des composants étaient en effet très élevés. Les dorures, les sculptures et l'ébénisterie sont impressionnantes de qualité. Encroûtées sous les couches de peinture successives, les corniches avec des dorures à l'eau sont sublimes, les couleurs ont gardé leurs tons...

P.G. : Si le travail s'est révélé titanesque, le résultat obtenu est enthousiasmant...

S.R. : Lorsque nous « dégageons », nous avançons pas à pas en adaptant les techniques à ce que nous trouvons : il faut tenir compte de la température, utiliser le bon scalpel, les bonnes compresseurs, et surtout garder la main légère, sans s'énerver. Un véritable sacerdoce... ■



À savoir

Avant la naissance de la République, le Garde-Meuble de la Couronne ouvrait ses portes au peuple tous les premiers mardis du mois. Chacun pouvait y découvrir des armures, les derniers meubles et tapisseries commandés par le roi, des pièces d'orfèvrerie et les bijoux de la Couronne, parmi lesquels le plus beau diamant du monde : le Régent.

► www.hotel-de-la-marine.paris

1. L'atelier Mériquet-Carrère est intervenu sur la dernière phase du chantier.